europe
revue littéraire mensuelle



Claude Lévi-Strauss

janvier-février 2013

Depuis la disparition de Claude Lévi-Strauss (1908-2009), les volumes d'hommage, biographies et autres études critiques, déjà assez nombreux de son vivant, se sont multipliés, comme si cette littérature secondaire voulait, par son flux intarissable, prolonger encore l'exceptionnelle longévité et productivité du fondateur de l'anthropologie structurale — en lui érigeant un formidable mémorial de papier, à l'aune tant de sa place éminente dans l'histoire intellectuelle du XX^e siècle que du prestige de vieux sage qui l'auréolait les derniers temps — tels les « trésors nationaux vivants » de ce Japon qui le fascinait. Cependant les ethnologues nous ont appris combien étaient ambivalents les pompes et honneurs voués aux défunts, surtout illustres. Derrière les solennités qui célèbrent à l'envi leur mémoire et les promeuvent au statut d'ancêtre, ne dissimule-t-on pas aussi — plus encore, qui sait ? — le désir de s'assurer qu'ils sont désormais définitivement installés dans l'au-delà, à bonne distance des vivants et ne viendront plus les troubler par d'intempestives apparitions ?
L'analogie semble particulièrement pertinente en ce cas, non seulement en raison de l'ampleur exceptionnelle que le phénomène de célébration a prise, mais aussi parce qu'il a accompagné un changement de statut intellectuel de l'homme et de l'œuvre. Plusieurs signes indiquent en effet que l'entrée de Lévi-Strauss au panthéon de la littérature entérine assez largement son expulsion du domaine de la science vivante, la figure rassurante du penseur détaché, esthète et mélancolique, obnubilant les traits par trop acérés de l'inventeur d'une méthode qui avait bouleversé radicalement le champ du savoir — et passablement ébranlé les certitudes sur lesquelles reposait depuis longtemps la conception occidentale de l'homme et de ses formes de vie sociale. L'image du philosophe, fût-il d'humeur pessimiste, veillant au chevet d'une l'humanité en péril, n'aura-t-elle pas opportunément permis de faire oublier les thèses iconoclastes d'un théoricien sans concession ? N'assiste-t-on pas à un mouvement indéfiniment reconduit pour dissocier l'homme de la méthode et exclure l'œuvre des débats actuels ? Derechef vient à l'esprit le caractère volontiers compulsif des comportements de deuil, dont l'insistance et la méticuleuse application trahissent la menace que font peser sur le monde des vivants les spectres mal conjurés. Si les gloses s'accumulent toujours et toujours, n'est-ce pas aussi à proportion de la résistance d'une œuvre qui a encore son mot à dire et qu'il n'est pas si facile de réduire au silence en l'étiquetant une fois pour toutes comme un chapitre révolu de l'histoire de la pensée ? La relecture de Lévi-Strauss ne pourrait-elle permettre de faire ressurgir des questions que l'on rêvait d'avoir soigneusement enterrées, mais dont l'importance reste patente ?
Le supposer justifie que l'on rouvre le dossier…

CLAUDE LÉVI-STRAUSS

Bernard Mezzadri, Vincent Debaene, Wiktor Stoczkowski, Marcel Drach, Françoise Héritier, Fernanda Peixoto, Luisa Valentini, Eduardo Viveiros de Castro, Emmanuel Désveaux, Gildas Salmon, Frédéric Keck, Marcel Detienne, Claude Calame, Carlo Severi, Marie Mauzé, Lucien Scubla.

CAHIER DE CRÉATION

Lorine Niedecker • Theodore Roethke • Wendell Berry • David George
Dìnos Christianòpoulos • Jean-Joël Lemarchand • Marc Pondruel

CHRONIQUES

91e année — N° 1005-1006 / Janvier-Février 2013

SOMMAIRE

CLAUDE LÉVI-STRAUSS

Bernard MEZZADRI	**3**	Claude Lévi-Strauss a encore son mot à dire.
Vincent DEBAENE	**11**	Claude Lévi-Strauss aujourd'hui.
	*	
Wiktor STOCZKOWSKI	**37**	Un étrange socialisme de Claude Lévi-Strauss.
Marcel DRACH	**54**	La résistance au développement et l'autre bonheur des sociétés dites primitives.
Françoise HÉRITIER	**65**	Trois leçons japonaises.
	*	
Fernanda PEIXOTO et Luisa VALENTINI	**71**	Lévi-Strauss à São Paulo.
Eduardo VIVEIROS DE CASTRO	**83**	Rendez-vous manqués.
Emmanuel DÉSVEAUX	**91**	Lévi-Strauss et les deux Amériques.
	*	
Gildas SALMON	**110**	Symbole et signe dans l'anthropologie structurale.
Frédéric KECK	**122**	Les relations hommes / animaux chez Lévi-Strauss.
	*	
Marcel DETIENNE	**134**	Les Grecs d'Amazonie.
Claude CALAME	**147**	Pour une anthropologie historique des récits héroïques grecs.
Carlo SEVERI	**170**	Enjeux de l'anthropologie contemporaine.
	*	
Marie MAUZÉ	**196**	Esthétique et structure.
Lucien SCUBLA	**210**	Poussin chez les chasseurs de têtes.

CAHIER DE CRÉATION

Lorine NIEDECKER	**226**	Ma vie près de l'eau.
Theodore ROETHKE	**237**	Une respiration légère.
Wendell BERRY	**245**	La paix du monde sauvage.
David GEORGE	**252**	La femme à la fenêtre de l'hôtel.
Dìnos CHRISTIANÒPOULOS	**257**	Au cimetière.
Jean-Joël LEMARCHAND	**260**	Biffin.
Marc PONDRUEL	**264**	Le vieux taxi anglais du boulevard Beaumarchais.

DIRES & DÉBATS

Jacques MIGOZZI **275** Nouveaux regards sur les fictions « populaires ».

CHRONIQUES

Francis WYBRANDS **290** Pour saluer Henri Maldiney.
Gérard TEULIÈRE **299** Carlos Fuentes et la France.
Jean-Kely PAULHAN **304** L'horloger de Mirebeau.

La machine à écrire

Jacques LÈBRE **314** La politique d'Éric Chevillard.

Les 4 vents de la poésie

Olivier BARBARANT **321** J'ai tout broyé même de vivre.

Le théâtre

Karim HAOUADEG **327** Nouveau théâtre.

Le cinéma

Raphaël BASSAN **331** Au seuil d'une mort annoncée.

La musique

Béatrice DIDIER **334** Les Médées.

Les arts

Henri RAYNAL **337** L'univers d'Edward Hopper.
Jean-Baptiste PARA **340** Le temps profond de Corinne Mercadier.

NOTES DE LECTURE

343
Max ALHAU, Gabrielle ALTHEN, Jacques ANCET, Marie-Claire BANCQUART, Michel BESNIER, Blanche CERQUIGLINI, Danielle COHEN-LEVINAS, Claude DANDRÉA, Marie-Claire DUMAS, Vincent EGGERICX, Jacques FÉLICIAN, Jean-Claude FORÊT, Matthieu GOZSTOLA, Jean GUÉGAN, Tristan HORDÉ, Michel LAMART, Pierre LECŒUR, Ariane LÜTHI, Joël-Claude MEFFRE, Michel MÉNACHÉ, Georges MOLINIÉ, Lionel RICHARD, Riccardo SMOLEN, Alexandre de VITRY.

CLAUDE LÉVI-STRAUSS A ENCORE SON MOT À DIRE

Voici trois ans que Claude Lévi-Strauss nous a quittés, et les volumes d'hommage, biographies et autres études critiques, déjà assez nombreux de son vivant, se sont depuis multipliés, comme si cette littérature secondaire voulait, par son flux intarissable, prolonger encore l'exceptionnelle longévité et productivité du fondateur de l'anthropologie structurale — en lui érigeant un formidable mémorial de papier, à l'aune tant de sa place éminente dans l'histoire intellectuelle du XX^{e} siècle que du prestige de vieux sage qui l'auréolait les derniers temps — tels les « trésors nationaux vivants » de ce Japon qui le fascinait.

Au moment d'ajouter une nouvelle pierre à ce monceau de publications — souvent de très grande qualité —, il est donc difficile de n'être pas saisi d'un scrupule, sinon d'un vertige. Non seulement par crainte de voir la nouvelle série de contributions engloutie et dissoute dans l'océan des précédentes ; ni simplement non plus par peur de répéter ce qui a déjà été dit : plutôt parce que les ethnologues nous ont appris combien étaient ambivalents les pompes et honneurs voués aux défunts, surtout illustres. Derrière les solennités qui célèbrent à l'envi leur mémoire et les promeuvent au statut d'ancêtre, ne dissimule-t-on pas aussi — plus encore, qui sait ? — le désir de s'assurer qu'ils sont désormais définitivement installés dans l'au-delà, à bonne distance des vivants et ne viendront plus les troubler par d'intempestives apparitions ? L'instauration du culte funéraire, avec ses cérémonies solennelles minutieusement réglées, n'est souvent que l'avers du geste apotropaïque par lequel on souhaite exorciser les fantômes du passé et les congédier d'ici-bas, pour éviter qu'ils ne reviennent hanter notre quotidien.

L'analogie nous semble particulièrement pertinente en ce cas, non seulement en raison de l'ampleur exceptionnelle que le phénomène de célébration a prise, mais aussi parce qu'il a accompagné un changement de statut intellectuel de l'homme et de l'œuvre, dont l'édition de « La Pléiade » est sans doute le meilleur symptôme. Même si une telle présentation simplifie par trop une complexe réalité, il reste que l'entrée au panthéon de la littérature entérinait aussi très largement l'expulsion du domaine de la science vivante, la figure rassurante du penseur détaché, esthète et mélancolique, obnubilant les traits par trop acérés de l'inventeur d'une méthode qui avait bouleversé radicalement le champ du savoir — et passablement ébranlé les certitudes sur lesquelles reposait depuis longtemps la conception occidentale de l'homme et de ses formes de vie sociale. L'image du philosophe, fût-il d'humeur pessimiste, veillant au chevet d'une l'humanité en péril venait opportunément faire oublier les thèses iconoclastes d'un théoricien sans concession, devenues pour finir un épisode anecdotique de la vie intellectuelle ou mondaine parisienne qu'une nouvelle mode — ou un nouveau « régime de vérité » — avait depuis rendu obsolète, avant que d'être lui-même emporté par le « paradigme » suivant. De ce point de vue, largement dominant, l'œuvre de Lévi-Strauss s'offre désormais soit au plaisir de la lecture pour amoureux des belles lettres peu soucieux de savoir objectif, soit à des études doxographiques pointues qui en examinent les sources et conditions de production en relation avec la biographie de l'auteur et l'état des connaissances de son temps, afin de replacer son prétendu « système » dans l'histoire des idées — entre existentialisme et post-modernisme, par exemple. L'analyse structurale (essentialisée en « structuralisme », terme devenu lui-même franchement dépréciatif) perd corrélativement toute actualité et ne saurait évidemment dès lors être discutée et critiquée selon ses propres principes, définitivement dépassés, tandis que son promoteur bénéficie en contrepartie d'un prestige inactuel, complètement déconnecté des préoccupations scientifiques contemporaines. C'est à peine forcer le tableau que de résumer en un énoncé paradoxal le postulat sous-jacent à cette dérive : « Claude Lévi-Strauss était un grand penseur bien qu'il ait été structuraliste (on ne peut échapper totalement aux penchants et illusions de son époque, naïvetés dont nous sommes aujourd'hui, il va sans dire, dessillés). »

Pourtant ce mouvement indéfiniment reconduit pour dissocier l'homme de la méthode et exclure l'œuvre des débats actuels, cette insistance maniaque à inscrire, serait-ce sous couvert d'hommages et de

commentaires élogieux, l'auteur et ses livres dans un passé à jamais révolu, sont peut-être en eux-mêmes significatifs du caractère douteux de l'entreprise ; sans être exagérément freudien, on ne peut qu'être surpris du zèle (voire à l'occasion de la virulence et de l'animosité) déployé à marteler la caducité d'une pensée, pourtant censée n'avoir plus aucune pertinence dans les questionnements actuels, de l'acharnement mis à rappeler — et rappeler encore — que cette page est bel et bien tournée. Derechef vient à l'esprit le caractère volontiers compulsif des comportements de deuil, dont l'insistance et la méticuleuse application trahissent la menace que font peser sur le monde des vivants les spectres mal conjurés. Si les gloses s'accumulent toujours et toujours, n'est-ce pas aussi à proportion de la résistance d'une œuvre qui a encore son mot à dire et qu'il n'est pas si facile de réduire au silence en l'étiquetant une fois pour toutes comme un chapitre révolu de l'histoire de la pensée ? La (re)lecture de Lévi-Strauss ne pourrait-elle permettre de faire ressurgir des questions que l'on rêvait d'avoir soigneusement enterrées, mais dont l'importance reste patente ?

❖

Le supposer justifie que l'on rouvre le dossier, au risque de participer à l'inflation et d'ajouter une couche de plus à un appareil critique dont l'épaisseur peut isoler les écrits orignaux du public autant qu'en faciliter et médiatiser l'accès. S'il fallait pourtant s'en expliquer dans le cadre du modèle anthropologique ou de la métaphore cultuelle que nous filons depuis le début, nous invoquerions une autre variante de rite dédié aux trépassés : en plusieurs pays méditerranéens, les victimes de mort violente font l'objet, sur le lieu même où elles ont été frappées, d'un hommage en forme de tas de pierres. À l'amoncellement premier, les passants ajoutent à chaque visite un nouveau caillou ; monument funéraire bien sûr, susceptible de fixer, par la brute opacité et la pesanteur de la pierre, l'âme errante, et de restaurer analogiquement quelque stabilité là où le meurtre a déséquilibré les relations. Mais aussi manière de rappeler, jusqu'à ce qu'elle ait été exécutée, que la vengeance est pendante et que les vivants n'en doivent pas oublier la nécessité. Chaque nouvelle contribution alors vise à dire que l'affaire n'est pas close, que ce mort-là est encore à l'ordre du jour.

La démarche que suggère cette brève présentation ne consiste pas, il va sans dire, à ignorer toutes les critiques adressées aux thèses scientifiques

de Claude Lévi-Strauss ou à en faire table rase pour prôner un « retour au structuralisme » qui s'inscrirait dans la même perspective de substitution immotivée d'une mode ou d'une philosophie à une autre — rythmée éventuellement par un phénomène d'alternance, comme le « baroque » est censé de tout temps succéder au « classique » avant de lui céder à nouveau la place. Il est clair que certains des arguments opposés à l'anthropologie structurale en général ou à telle analyse particulière de Lévi-Strauss ou de ses disciples ne peuvent être négligés, indubitable aussi que ses travaux sont solidaires de conditions historiques particulières et n'échappent pas aux déterminismes qui pèsent sur tout chercheur, à quelque monde qu'il appartienne. Cela légitime que l'on s'interroge sur les origines du savant, ses motivations, les conditions dans lesquelles son œuvre s'est élaborée et ses idées se sont formées. On ne peut ignorer, par exemple, que Lévi-Strauss fit ses premières armes de théoricien en tant que militant socialiste et Wiktor Stoczkowski montre les distances qu'il prenait dès ses débuts avec le marxisme dogmatique, s'appuyant notamment sur les travaux d'Henri de Man (deux lignes de force de l'œuvre à venir s'inscrivent dans le prolongement de ces critiques : la tendance à accorder une force propre, une autonomie relative, aux « superstructures » d'une part ; la résistance à toute pensée de type évolutionniste et téléologique de l'autre) ; sans doute faut-il faire la part aussi d'une inspiration libertaire, réticente à l'égard d'un système qui sanctifie la « valeur- travail », dont Pierre Clastres a retrouvé l'esprit dans les sociétés sans État de l'Amérique du Sud et qui, comme le montre Michel Drach, ressurgit dans les toutes dernières publications de Lévi-Strauss (notamment les « Leçons japonaises » où Françoise Héritier, dans une évocation sensible à ce que le style de la démarche laisse entrevoir de l'homme, reconnaît comme une tonalité *zen,* entre attention amusée ou attendrie au détail concret et détachement désabusé). Cela n'est pas contradictoire, au fond, avec la reconnaissance d'une importance cruciale, dans sa formation, de l'œuvre de Marx ; d'abord parce que les analyses de l'auteur de *L'Idéologie allemande* sont plus subtiles que le « marxisme » de parti auquel fut confronté et s'est attaqué avec vigueur le jeune militant socialiste, ensuite parce que l'œuvre de Marx ne se donne pas comme un horizon indépassable, mais, à l'instar de toute théorie inspirée par l'idéal scientiste, intègre la nécessité de son propre dépassement et donc de la critique de ses attendus. Reste que ce soubassement permet de mieux comprendre l'expérience brésilienne, que les contributions de Fernanda Peixoto & Luisa Valentini et d'Eduardo

Viveiros de Castro éclairent d'un jour nouveau, positif quand se révèlent les liens du jeune couple avec les milieux artistiques d'avant-garde de São Paolo (plutôt qu'avec les collègues sociologues français, trop servilement durkheimiens), négatif aussi quand les échecs, malentendus ou rendez-vous manqués (avec Nimuendaju, notamment), pointent des voies qui se profilaient, mais n'ont pas été suivies. C'est cependant à travers le Nord du continent, connu lors de l'exil pour fuir les persécutions nazies, en discussion avec les travaux de Boas et des ethnologues de son cercle et grâce à la littérature déjà très riche consacrée aux Indiens du Nord, que l'expérience de terrain brésilienne se reformulera, jusqu'à ce que le dialogue entre les deux Amériques se renoue dans l'immense fresque des *Mythologiques*. Emmanuel Désveaux souligne l'importance du séjour new-yorkais et de la découverte de ces archives bibliographiques pour inspirer le second souffle — si puissant — de l'œuvre : sans doute le style des analyses structurales, notamment leur prédilection pour les oppositions binaires, procède-t-il aussi des spécificités de ces sociétés et de leur mythologie. Mais Claude Lévi-Strauss emportait également dans ses bagages une conception du mythe ancrée dans sa culture classique et Marcel Detienne montre comment, en dépit du dispositif de regard éloigné et du rejet critique des valeurs prônées par l'éducation occidentale, le modèle grec reste présent, souvent implicitement, mais inéluctablement, quand l'anthropologue subsume sous une catégorie unique aux allures d'universel la multiplicité des récits indigènes. De surcroît les mythes grecs eux-mêmes ne constituent pas, avant du moins que les mythographes tardifs ne les compilent en recueils, un *corpus* de récits homogène : ils interviennent, Claude Calame nous le rappelle, dans des contextes chaque fois spécifiques et ces conditions d'énonciation sont à prendre en compte au premier chef si l'on veut approcher leurs sens et leurs fonctions. Elles sont encore à examiner de près si l'on veut comprendre le mécanisme de l'efficacité symbolique, qui repose sur la mise en place d'un contexte de communication où gestes et images jouent un rôle aussi important sinon plus que le contenu verbal des chants ou des récits. De cette notion — par laquelle Claude Lévi-Strauss a renouvelé l'interprétation de l'action magique — Carlo Severi confirme la fécondité heuristique quand, en répondant à nos questions, il met en lumière sur deux exemples canoniques (le rituel d'accouchement des chamanes cuna, sur lequel Lévi-Strauss s'était appuyé dans son article fondateur, et la célèbre cérémonie du *naven*) la richesse et la complexité des processus qu'elle permet d'appréhender ; il appert de manière particulièrement

nette en ce cas que, pour n'être pas à l'abri de remises en cause parfois radicales — comme celle de Carlo Severi —, la notion promue naguère n'en reste pas moins opératoire. Retravailler un concept lévi-straussien, c'est également se demander si ne peuvent apparaître dans l'œuvre des évolutions, voire des renversements ; ainsi procède Gildas Salmon pour montrer comment se transforme la notion de « symbolique » et partant la conception de la culture qui en est solidaire. Outre la valeur intrinsèque de la démonstration pour la théorie anthropologique et son histoire, elle met en garde opportunément contre l'inclination à faire de l'œuvre un système fermé et immobile, voire à rejeter l'ensemble au nom de positions que Lévi-Strauss avait lui-même dépassées… Prouver le mouvement en marchant, c'est aussi ce qu'entreprend Lucien Scubla, qui propose de prolonger l'analyse structurale d'une collection de tableaux du Guerchin et de Poussin ; suggérant un bouclage en forme de révolution, il ferme en anneau une série que Lévi-Strauss avait ordonnée en séquence linéaire, tout en greffant l'interprétation sur la thèse girardienne du meurtre fondateur. Le jeu des transformations logiques inscrit l'interprète dans la foulée de la pensée « sauvage » des peintres, pour rejoindre *in fine* la question, mythique par excellence, des origines. Comme le meurtre du père de la horde primordiale chez Freud, l'exécution du bouc-émissaire joue le rôle d'événement fondateur et d'explication ultime — deux variantes concurrentes en somme d'une genèse de la culture. À cette incursion dans l'art d'Occident (pour y reconnaître des mécanismes de pensée qui ne lui appartiennent pas en propre) fait pendant l'étude de Marie Mauzé, combinant le souvenir biographique (le choc de la découverte, au Museum d'histoire naturelle de New York, de l'art de la côte Nord-Ouest) et l'analyse esthétique, en plein accord avec l'idée fondamentale de Lévi-Strauss selon laquelle intuition et intellect, abstrait et concret ne sauraient être disjoints.

Soit donc un coffre kwakiutl aux allures d'animal stylisé : il ne s'agit pas de reproduire plus ou moins fidèlement un être appartenant au monde extérieur, mais d'intégrer le meuble et l'animal en un seul tout indissociable ; le coffre ne représente pas un ours, il *est* un ours. Interpénétrabilité des règnes qui, peut-être, n'est pas sans relation avec l'humanisme généralisé que prônait parfois l'anthropologue, quand il se faisait moraliste : Frédéric Keck insiste sur cette philosophie du vivant, qui (tout en se revendiquant, à peine ironiquement, de l'humanisme) conteste la coupure si occidentale entre l'homme et le reste de la « création ». Elle fait écho à celle des Indiens pour qui les espèces ne

sont pas si distinctes que l'on ne puisse en franchir les barrières par métamorphose, durable ou éphémère…

❖

Au terme de ce parcours rapide, qui ne fait qu'effleurer la richesse de chaque étude pour souligner quelques-unes des connexions parmi celles, bien plus nombreuses, que le lecteur pourra découvrir ou construire, la question nous reviendra peut-être : plusieurs des articles de ce numéro prennent clairement leur distance vis-à-vis des thèses de Lévi-Strauss ; n'est-ce pas, tout compte fait, donner largement raison à ceux qui soutiennent que sa pensée et sa méthode ne sont plus d'actualité ?

Suggérons que la ligne de partage pourrait passer entre deux options épistémologiques, souvent combinées ou confondues — plus ou moins consciemment —, mais au fond incompatibles : selon la première, muée en *doxa*, un paradigme succède à un autre par simple déplacement des questionnements et des points de vue ; dès lors, les termes de la discussion ayant changé, le « système » précédent ne peut plus être amélioré ni même contesté selon ses critères d'origine : il est simplement obsolète (et devient une pure curiosité, objet de l'histoire des idées).

L'autre s'inscrit, au risque de se faire taxer d'ethnocentrisme voire de positivisme (un courant de pensée qui, d'ailleurs, a toujours intéressé Lévi-Strauss, comme en témoignent ses notes nouvelles sur Auguste Comte dans *La Pensée sauvage*), dans la tradition rationaliste du XIX^e^ et du premier XX^e^ siècle : pour elle, aucune théorie ni aucune méthode n'est définitive, évidemment ; mais la critique des modèles précédents se fait dans les termes d'un même discours scientifique, voué à s'affiner et se modifier par l'effet du débat lui-même : on ne change pas radicalement de « programme de vérité » ; c'est dans cette perspective, nous semble-t-il, que Claude Lévi-Strauss se plaçait quand il discutait ses prédécesseurs (les sociologues, les ethnologues, ou Freud et Marx aussi bien), en assumant, ès qualités d'anthropologue, l'appartenance de ces débats à une tradition culturelle particulière, et sans revendiquer pour eux portée universelle. Or il est possible de contester ses propres thèses sans renoncer à ces principes : la voie est plus ardue, car il ne suffit plus alors de réitérer mécaniquement un constat d'obsolescence, il convient de produire des arguments pertinents et de construire des procédures d'analyse plus efficaces. À la manière dont l'anthropologie structurale avait pu, en son temps, critiquer les approches fonctionnalistes ou formalistes, par exemple.

À l'aune de cette démarche, qui, sans se bercer d'illusions téléologiques, n'exclut pas la possibilité d'un progrès des savoirs, nombre de prétendus « post-structuralismes » pourraient bien apparaître comme des régressions.

Mais l'état des lieux très complet par lequel Vincent Debaene ouvre notre recueil répond de façon plus approfondie à la question — tout en permettant de juger sur pièces…

Bernard MEZZADRI

NB. Au seuil de ce cahier, nous tenons à exprimer nos sincères remerciements à Martin Rueff pour le précieux concours qu'il a apporté à sa mise en œuvre.